

## Construction d'une satire de la médecine : plaire et instruire par un spectacle renouvelé

### Un sujet récurrent chez Molière

Mettre en lumière l'incompétence des médecins n'est pas une nouveauté dans le théâtre de Molière. En effet dès ses toutes premières pièces, on retrouve ce thème, présent auparavant dans les farces comme dans la comédie italienne ou espagnole que lit régulièrement Molière et dont il s'inspire aussi. *Le Médecin volant*, d'inspiration italienne, est ainsi l'une des toutes premières pièces écrites par le dramaturge pendant ses années d'itinérance. Cette pièce montre déjà un personnage de valet se déguisant en médecin, pour venir en aide à une jeune fille qui ne veut pas épouser l'homme auquel son père la destine. Des années plus tard, en 1666, cette farce rapide devient une pièce en trois actes, *Le Médecin malgré lui*, qui consacre sur la scène du Palais Royal, le personnage de Sganarelle en faux médecin. Il l'enrichit par le fait que Sganarelle est contraint par sa femme, de faire le faux médecin, toujours pour aider Lucinde à déjouer les projets de mariage de son père. Ce stratagème par force exacerbe encore la satire de la médecine, puisque même en remplissant son rôle de mauvaise grâce, il réussit à faire illusion, usant d'un vocabulaire apparemment savant, véritable jargon, hilarant pour le spectateur :

« SGANARELLE. — Or ces vapeurs, dont je vous parle, venant à passer du côté gauche, où est le foie, au côté droit, où est le cœur, il se trouve que le poumon que nous appelons en latin *armyan*, ayant communication avec le cerveau, que nous nommons en grec

*nasmus*, par le moyen de la veine cave, que nous appelons en hébreu *cubile*, rencontre, en son chemin, lesdites vapeurs qui remplissent les ventricules de l'omoplate ; et parce que lesdites vapeurs... comprenez bien ce raisonnement je vous prie : et parce que lesdites vapeurs ont une certaine malignité... Écoutez bien ceci, je vous conjure.

GÉRONTE. — Oui.

SGANARELLE. — Ont une certaine malignité qui est causée... Soyez attentif, s'il vous plaît.

GÉRONTE. - Je le suis.

SGANARELLE. — Qui est causée par l'âcreté des humeurs, engendrées dans la concavité du diaphragme, il arrive que ces vapeurs... *Ossabandus, nequeys, nequer, potarinum, quipsa milus*. Voilà justement, ce qui fait que votre fille est muette. »

Le travestissement est le point de départ aussi de la critique contre la médecine dans *Dom Juan* (1665) : le personnage de Sganarelle, cette fois un valet, est déguisé en médecin à l'acte III, scène 1 car il doit fuir avec son maître Dom Juan et il explique avoir trouvé ce vieil habit « laissé en gage ». Ce déguisement est l'occasion d'un dialogue dans lequel Sganarelle, en essayant de défendre la médecine face à son maître, construit un discours qui se révèle une satire mordante d'une pratique inefficace mêlée de superstition :

« SGANARELLE. — Quoi, vous ne croyez pas au séné, ni à la casse, ni au vin émétique<sup>1</sup> ?

DOM JUAN. — Et pourquoi veux-tu que j'y croie ?

SGANARELLE. — Vous avez l'âme bien mécréante. Cependant vous voyez depuis un temps que le vin émétique fait bruire ses fuseaux. Ses miracles ont converti les plus incrédules esprits, et il n'y a pas trois semaines que j'en ai vu, moi qui vous parle, un effet merveilleux.

DOM JUAN. — Et quel ?

SGANARELLE. — Il y avait un homme qui depuis six jours était à l'agonie, on ne savait plus que lui ordonner, et tous les remèdes ne faisaient rien, on s'avisait à la fin de lui donner de l'émétique.

---

1. Sganarelle fait référence ici à des médecines purgatives et laxatives.

DOM JUAN. — réchappa, n'est-ce pas ?

SGANARELLE. — Non, il mourut.

DOM JUAN. — L'effet est admirable.

SGANARELLE. — Comment ? il y avait six jours entiers qu'il ne pouvait mourir, et cela le fit mourir tout d'un coup. Voulez-vous rien de plus efficace ? »

*Le Malade imaginaire* apporte donc une nouvelle critique contre la médecine, mais il en fait cette fois, l'objet même de son propos et non plus un motif de la comédie pour résoudre l'intrigue, ou un sujet secondaire, comme ici comme dans *Dom Juan*.

## Une attaque systématique contre la médecine et les médecins

### \* Une question de vocabulaire

Molière montre une **très bonne connaissance du vocabulaire de la médecine** et des pratiques médicales courantes. Comprendre tous les termes précis utilisés par les personnages nécessiterait le recours régulier à un dictionnaire. La musique des mots suffit cependant au plaisir du spectacle, tant la force comique du jargon associé à la bêtise manifeste des médecins est évidente. Il n'en reste pas moins que les spectateurs contemporains de Molière reconnaissent sans doute les termes utilisés par leurs propres médecins quand ils en consultaient et que le spectateur d'aujourd'hui se réjouit (et s'épouvante peut-être un peu ?) d'entendre tous ces termes et expressions qui semblent devoir tuer le malade rien que par leur prononciation.

### \* La médecine semble bien ignorante du fonctionnement du corps humain

La maladie supposée d'Argan n'est jamais nommée précisément, on l'a dit, et les seuls remèdes qui lui sont apportés sont l'application réduite des paroles répétées dans la parodie de

cérémonie du 3<sup>e</sup> intermède : « donner le clystère/Ensuite saigner/Et puis purger ». **Il n'est question que de purges, de lavements** et de diverses méthodes pour « balayer, laver et nettoyer le bas-ventre de monsieur » (acte I, scène 1). Le nom même de Monsieur Purgon, qui rappelle la purge, montre bien que là se trouve sa seule capacité. La pratique médicale semble alors très hésitante et uniquement fondée sur une observation extérieure du corps humain : le Diafoirus à la scène 6 de l'acte II, **se contentent de lui prendre le pouls pour émettre l'hypothèse d'un diagnostic**, qui n'est d'ailleurs que la mention d'un organe, la rate. La scène tourne court alors qu'Argan fait remarquer que monsieur Purgon n'a pas mentionné le même organe malade et se finit sur la prescription, qui ressemble plutôt à une recette de cuisine :

« MONSIEUR DIAFOIRUS. — Il vous ordonne sans doute de manger force rôti ?

ARGAN. — Non, rien que du bouilli.

MONSIEUR DIAFOIRUS. — Eh oui, rôti, bouilli, même chose. Il vous ordonne fort prudemment, et vous ne pouvez être en de meilleures mains.

ARGAN. — Monsieur, combien est-ce qu'il faut mettre de grains de sel dans un œuf ?

MONSIEUR DIAFOIRUS. — Six, huit, dix, par les nombres pairs, comme dans les médicaments, par les nombres impairs. »

Et peu importe qu'Argan soit malade ou non, ce qui est mis en avant ici est l'incompétence manifeste des deux médecins, pourtant si enclins à faire étalage de leur prétendu savoir plus tôt dans la scène. Là encore **le discours de Toinette semble alors à peine exagéré** quand, à tous les symptômes décrits par Argan, elle répond « le poumon », organe dont la mention n'est pas plus absurde que la rate par les Diafoirus ou le foie par Monsieur Purgon.

Au-delà du comique engendré par l'évocation des lavements ou de pseudo prescriptions, le discours de Molière se fait très grave, dans les paroles de Béralde, à l'acte III, scène 3 :

« Votre Monsieur Purgon, par exemple, n'y sait point de finesse ; c'est un homme tout médecin, depuis la tête jusqu'aux pieds. **Un homme qui croit à ses règles, plus qu'à toutes les démonstrations**

**des mathématiques**, et qui croirait du crime à les vouloir examiner ; qui ne voit rien d'obscur dans la médecine, rien de douteux, rien de difficile ; et qui avec une impétuosité de prévention, une raideur de confiance, une brutalité de sens commun et de raison, donne au travers des purgations et des saignées, et ne balance aucune chose. Il ne lui faut point vouloir mal de tout ce qu'il pourra vous faire, **c'est de la meilleure foi du monde, qu'il vous expédiera**, et il ne fera, en vous tuant, que ce qu'il a fait à sa femme et à ses enfants, et ce qu'en un besoin il ferait à lui-même.

La médecine est donc au xvii<sup>e</sup>, selon le regard qu'y porte Molière, le fait d'hommes obtus, qui peuvent prêter à rire, le temps d'une comédie, mais qui sont surtout très dangereux. Il ne fait ici volontairement pas référence aux découvertes nouvelles, peut-être parce qu'elles semblent finalement encore anecdotiques dans la pratique médicale du temps (et qu'elles prêtent aussi moins à rire ou à réfléchir).

### ✱ **La médecine semble être surtout une question d'argent et de gloire**

La scène d'exposition montre Argan seul à sa table, faisant les comptes de toutes les dépenses de médicaments, prescrits par Monsieur Purgon et préparés par Monsieur Fleurant. Cette scène est d'emblée amusante pour créer le portrait d'un personnage entièrement préoccupé de sa santé, mais elle place aussi et surtout **la médecine sur le plan financier** : il s'agit tout d'abord de payer des remèdes forts chers, transformant Argan en « bonne vache à lait » selon les mots de Toinette. Tout l'objet des comptes d'Argan est de diminuer cette facture, en soulignant le prix élevé des multiples prescriptions.

**La rupture de Monsieur Purgon avec Argan à l'acte III, scène 5 est aussi explicitement une rupture commerciale.** Cet homme qui a « huit mille bonnes livres de rentes » précise Argan à l'acte I, scène 5, semble conclure le mariage de son neveu Thomas Diafoirus pour des raisons uniquement financières, liées aux ressources qu'il pourra tirer des soins apportés. En effet, puisque Argan n'a

pas rempli son engagement en ne prenant pas le clystère qui lui a été prescrit, il rompt le contrat en renonçant à faire donation de son bien à son neveu :

« Je vous déclare que je romps commerce avec vous [...] que je ne veux plus d'alliance avec vous. [...] et que pour finir toute liaison avec vous, voilà la donation que je faisais à mon neveu en faveur du mariage (*il déchire violemment la donation*). »

Il n'est ici nullement question de la santé d'Argan ou des effets du refus de la prise de médicaments sur son corps. C'est d'ailleurs ce qu'a bien compris Toinette quand elle se déguise en médecin à l'acte III, et se présente en quête de gloire plutôt que dans le désir de se mettre au service des malades :

« Je suis médecin passager, qui vais de ville en ville, de province en province, de royaume en royaume pour chercher d'illustres matières à ma capacité, pour trouver des malades dignes de m'occuper, capables d'exercer les grands et beaux secrets que j'ai trouvés dans la médecine. »

### ✱ **N'importe qui ne peut-il pas être médecin ?**

**Les trois médecins de la pièce apparaissent donc peu compétents** en médecine et Toinette s'intronise elle-même médecin apparemment sans difficulté. Seul son emportement, qui lui fait conseiller à Argan de se faire couper un bras et crever un œil, éveille l'inquiétude de son maître, mais sans qu'il remette en cause le statut de médecin de cet étrange personnage qui ressemble tant à sa servante. Il est d'ailleurs à noter que **les remèdes proposés par Toinette sont sans nul doute bien plus sensés** que les lavements à répétition prescrits par Monsieur Purgon. Elle lui conseille en effet des nourritures fortifiantes et reconstituantes, capables de réparer les dégâts des purges sur son système digestif : « il faut boire votre vin pur ; et pour épaissir votre sang, qui est trop subtil, il faut manger du bon gros bœuf, de bon gros porc, de bon fromage de Hollande, du gruau et du riz, et des marrons et des oublies, pour coller et conglutiner » (III, 10) Toinette se révèle donc presque comme le seul médecin véritable de la pièce, par son bon sens populaire. Quant aux médecins prétendus, la préparation

de la cérémonie finale est l'occasion pour Molière d'expliciter, par la bouche de **Béralde de nouveau, donnant des conseils à Argan**, tout ce qu'il pense de leur art et de leur savoir :

« En recevant la robe et le bonnet de médecin, vous apprendrez tout cela, et vous serez après plus habile que vous ne voudrez. [...] L'on n'a qu'à parler ; **avec une robe et un bonnet, tout galimatias devient savant**, et toute sottise devient raison. »

Et de manière parodique, dans une tonalité très satirique, la cérémonie du 3<sup>e</sup> intermède met en scène l'intronisation du nouveau médecin Argan, capable tout à coup de parler latin aussi bien que les Diafoirus ou presque et jurant de tout mettre en œuvre pour ne prendre aucune initiative, le malade eût-il à en mourir.

**La satire est donc virulente contre la médecine**, non contre Argan, le malade imaginaire. La clôture de la pièce sur cette cérémonie fantaisiste, en apothéose critique, montre la volonté de ridiculiser absolument la médecine dans l'esprit des spectateurs. Pourquoi en effet Argan ne serait-il pas lui-même médecin puisqu'il peut le croire ?

## **La médecine est une nouvelle dévotion**

Finalement le défaut véritable d'Argan se révèle être, plus que son hypocondrie, une forme de folie qui est ici un aveuglement envers la médecine, **une forme de superstition ou de dévotion nouvelle**.

### **\* L'exploitation de la crédulité**

La médecine est dans cette pièce assimilée à une croyance puisque les médecins sont des imposteurs, autant que Tartuffe se faisant passer pour un dévot dans la pièce éponyme. Béralde parle d'ailleurs de « roman de la médecine » à l'acte III, scène 3 et cette expression est à entendre de manière dépréciative. Le « roman » relève en effet de la fantaisie et de la fiction, de l'invention et non de la science. **Argan est alors un dévot en médecine, un esprit**

**attaché à sa croyance**, comme Orgon est un dévot en religion dans *Le Tartuffe*. Ces deux personnages sont des doubles l'un de l'autre, ils sont tous deux soumis au pouvoir d'imposteurs qui abusent de leur crédulité et qui exercent une **emprise morale supérieure**. Le seul jargon médical, par l'usage du latin ou l'emploi de termes anatomiques suffit en effet à placer Argan dans une forme de transe qui n'a rien de rationnel, comme le montre son accueil de Toinette déguisée en « médecin de la médecine » (III, 7). De même **les lavements ont pour Argan un pouvoir quasi-mystique** : ils doivent certes « chasser les mauvaises humeurs » (acte I, scène 1) en référence à la théorie ancienne des humeurs, mais Argan leur apporte un pouvoir plus grand encore, comme si ce remède était un rituel nécessaire, en dehors de toute préoccupation physique. Les lavements ponctuent son quotidien comme les gestes liturgiques d'une nouvelle religion.

### ✱ Les dangers de la superstition

Molière fait donc la satire de la médecine et des médecins mais aussi de la naïveté qui leur accorde tant de pouvoir. Les scènes 4 et 5 de l'acte III nous montrent ainsi des situations, certes amusantes mais surtout très étonnantes. En effet Béralde empêche Monsieur Fleurant d'administrer un nouveau lavement à son frère. Or ce **manquement au rituel médical se transforme en faute morale terrible**. Monsieur Purgon en fait un motif de rupture commerciale avec Argan, nous l'avons vu, mais il va bien plus loin : il lance une série d'imprécations contre Argan, qui font de lui **un hérétique, condamné aux pires châtements, aux Enfers de la médecine** :

« MONSIEUR PURGON. — Puisque vous vous êtes soustrait de l'obéissance que l'on doit à son médecin. [...] Puisque vous vous êtes déclaré rebelle aux remèdes que je vous ordonnais [...] Je veux qu'avant qu'il soit quatre jours vous deveniez dans un état incurable »

Suit alors une énumération de maladies qui valent surtout par la complexité de leurs noms, qui laissent imaginer les souffrances les plus horribles pour celui qui les subira : « que vous tombiez dans la bradypepsie, [...] De la bradypepsie dans la dyspepsie [...] De la dyspepsie dans l'apepsie [...] De l'apepsie dans la lienterie [...]